C’est dans d’horribles cris que cet enfant était né. Des cris qui traduisaient la souffrance de sa mère.

La pièce était hantée par une chaleur pesante et étouffante. Nous étions bien au sud d’Ulfra.

Le sol en simple planche de bois grinçait au fur et à mesure des allers-retours de l’ancienne du village dans la pièce, allant chercher une serviette d’un côté, la tremper dans une bassine d’eau à température ambiante de l’autre côté, pour enfin poser assez brusquement la serviette sur le front de la femme qui criait.

Le mari quant à lui, toujours très fidèle, tenait la main de sa femme, accroupi au bord du lit, tout en lui parlant par moment pour la rassurer.

«  Ca va aller, disait-il. Encore un petit effort et tu mettras au monde notre petite merveille ! »

Il souriait, mais en perçant son regard on y voyait un stress profond, sûrement dû au fait que sa femme n’avait pas l’air d’y arriver.

En effet, elle criait. L’ancienne du village qui s’improvisait sage-femme criait encore plus fort pour se faire entendre.

«  Poussez ! Poussez je vous dis ! Je vois sa tête ! »

 La chaleur brûlait de plus en plus la pièce, et les faisceaux de lumières réussissaient par endroits à se faufiler à travers les planches de bois poussiéreuses.

Les veines de la future mère se dessinaient sur son visage et lui donnaient un air démentiel qui s’accentuait encore plus à cause des cris.

Etait-elle en train d’accoucher l’enfant du démon lui-même ?

Soudain… Des pleurs… Sans prêter attention à l’enfant, l’ancienne coupa le cordon ombilical rapidement, avec les outils rudimentaires qu’elle avait.

C’était le premier accouchement réussit depuis trois mois. Environ six ou sept ont eu lieux, et ils sont tous mort-nés ou d’autres ont tenus quelques semaines avant de mourir. La pauvreté du village en était pour quelque chose.

Mais, c’est lorsqu’elle posa son regard doux malgré son front tout en sueur, pour analyser le bébé, qu’elle poussa un cri strident qui retentit dans pratiquement tout le petit village…

Le hurlement en effraya certains, le père y comprit. La mère avait la tête collée à son oreiller, le souffle faible, presque inconsciente.

« Qui y a-t-il ?! hurla le père.

* Cet enfant… Il… Il ne peut pas… Non ! »

Après ces mots, l’ancienne se dirigea vers la bassine d’eau, sûrement dans le but d’y laver le nouveau-né, ou de le noyer… mais heureusement et au dernier moment, le père l’arrêta à l’aide de ses gros bras, forgés grâce à ses journées à couper du bois.

«  Que faites-vous sombre folle ?! »

Les cris n’arrêtaient pas depuis le début de l’accouchement, et la foule interrogative et curieuse s’amassait de plus en plus dehors, face à la maison où se dérouler la scène.

«  Cet enfant n’est pas de ce monde ! Il ne vous appartient plus ! Il faut le renvoyer d’où il vient !

* C’est hors de question ! Laissez-moi le voir ! Allez-vous en, sortez immédiatement ! »

Le visage de l’ancienne en disait long. Il était apeuré, effrayé mais à la fois guidé par un but divin dont elle ne comprenait elle-même pas la signification. Elle savait juste qu’elle devait le faire, elle devait noyer l’enfant.

Cependant, le père lui arracha le nouveau-né des bras, ce-dernier toujours sous les pleurs et tâché du sang de sa mère, et c’est en posant son regard dessus qu’il comprit.

Il tenait là dans ses bras, un enfant frappé par une malédiction. Son visage était hideux. Il avait des plaques grisâtres sur toute la moitié gauche du cou, même si par endroit des petits bouts de peau blanche étaient visible. Son œil gauche était également entouré de ces-mêmes plaques, mais le reste du visage n’était pas si endommagé.

Le père continuait d’analyser son enfant, et c’est en descendant son regard vers son torse dont les poumons naissants respiraient, qu’il eut encore un choc. Encore ces plaques, partout sur son torse et son ventre. Au touché, ses plaques étaient faites de relief, elles prenaient la forme de la peau, mais donnaient un côté écailleux.

Malheureusement, il n’était pas au bout de ses surprises lorsqu’il vit le bras gauche de l’enfant.

Il n’avait tout simplement pas d’avant-bras. Juste une épaule, un bras qui s’étendait jusqu’au coude, et au bout du coude, pas de suite hormis un moignon qui aurait dû être sa main. On pouvait apercevoir un bout d’os crochu qui sortait à peine du moignon, mais sans plus. Sûrement un doigt.

Selon l’ancienne du village, l’enfant était maudit et s’il restait ici, il maudirait tout le village.

Pour moi, c’était sûrement une malformation, ou peut-être la lèpre.

Après quelques jours, l’enfant malgré sa laideur, avait l’air de se tenir plutôt bien, et sa mère aussi, et malgré toutes les spéculations du village, ils décidèrent de garder l’enfant, eux qui avaient eu tant de mal à en avoir un, ayant plusieurs fois subit l’arrachement de cœur provoqué par les mort-nés que la mère eut quelques années plus tôt.

Une semaine après, le verdict était clair. La famille devait quitter le village. Il pouvait cependant venir quand ils veulent, mais ils devaient bâtir une maison au-delà des frontières du village, au cœur de la forêt.

Lorsque l’ancienne leur annonça cette nouvelle, elle n’oublia pas de leur rappeler qu’il est toujours temps de mettre fin à la vie de l’enfant, mais d’un seul regard, le père lui fit comprendre que c’était hors de question.

Les années défilèrent et l’on ne revit plus cet enfant maudit. Son père quant à lui venait de temps à autre vendre le bois qu’il a coupé, au village, pour y acheter ensuite des vivres et autres choses dont ils avaient besoin pour survivre au cœur de la forêt. Mais la plus part du temps, il commerçait dans l’immense ville qu’il y avait un peu plus au Sud d’ici.

Quant à moi, je devenais grand. En effet, j’atteignais mes dix-huit ans et depuis déjà quelques années, j’aidais mon père à la ferme pour nourrir les poules, traire les vaches et également récolter les épis de blés. La journée se finissait généralement dans les champs seul, à rêvasser et à réfléchir. Mon enfance était basique, je travaillais à la ferme tôt le matin jusqu’en début de soirée. Après tout, rien ne se passait dans ce village, tout était calme, il n’y avait jamais de visiteur. De temps en temps, certains courageux se dirigeaient vers la grande ville non loin, une des plus grandes de tout Ulfra. Mais ici, la vie était un quotidien dans lequel il fallait savoir apprécier les saveurs et les moments joyeux. On vivait de ce qu’Ara nous offrait : la terre, l’amitié… Une vie simple et honnête. Et parfois je me demandais comment on avait pu rejeter cet enfant. Je me demande comment j’aurai réagi. Est-ce un signe de la Toute Puissance divine ? Pourquoi est-ce qu’il a été frappé par la malédiction ? Tout cela m’attristait.

La nuit, n’arrivant pas à dormir, je me demandais parfois à quoi ressembler ma mère. Mon paternel dit qu’elle nous a quitté pour la ville, qu’elle ne pouvait vivre dans ce village et que la ferme la fatiguait trop. Mes ancêtres venaient du vrai sud bien loin d’ici, et se sont installés là. Personne dans ce village n’avait vu des gens de notre couleur de peau à l’époque, mais aujourd’hui, notre famille est assez ancienne et connue du village.

D’autres nuits, je me souvenais de cette scène, que j’avais vue il y a plus de douze ans. J’étais si jeune, et nous habitions à côté de la maison où cet enfant est né. Je me demande souvent ce qu’il est devenu.

On nous a toujours dit que la forêt était dangereuse et que des animaux sauvages y rôdaient à toute heure, alors comment pouvaient-ils vivre là-bas.

La maison voisine est maintenant inhabitée, car l’ancienne du village l’a jugé comme hantée. Des rumeurs disent qu’un soir, un groupe d’enfant est rentré pour satisfaire leur curiosité et prouver à leurs parents qu’ils n’avaient pas peur de la dites «  œuvre du démon ». Ces enfants auraient été retrouvés mort, déchiquetés et démembrés.

D’autres rumeurs disent qu’un jour, des villageois ont tenté de mettre le feu à la maison, mais qu’elle ne prenait pas les flammes. Evidemment, je n’étais pas là pour voir, je travaillais à la ferme, à moins d’une lieue d’ici.

Il y a quelques mois, à la ferme, après avoir fini ma journée de travail, je m’étais assied devant le fleuve qui, grâce à la force divine de l’eau, faisait tourner notre moulin.

Je fixais l’eau d’un air rêveur, plongé dans mes pensées, lorsque je vis un petit bateau artisanal qui naviguait. Les rochers ne lui rendaient pas le voyage facile, mais il tenait bon, malgré tous les coups qu’il subissait.

Puis, il me dépassa et continua sa route, lorsqu’il se fit prendre par la vitesse du courant, et alla s’écraser contre un rocher pointu.

Ce courant nous était très utile, car sans lui, notre moulin ne pouvait pas tourner. Mais pendant un instant j’aurai voulu que l’eau reste calme et apaisante, pour qu’il puisse naviguer en paix.

N’ayant plus rien à faire, je décidais de me relever, et de remonter le cours d’eau pour voir d’où venait ce petit bateau fabriqué à la main, quitte à m’enfoncer un peu dans la forêt.

Je ne sais pas pourquoi j’ai fait ça, je ne sais pas pourquoi j’ai décidé de longer le cours d’eau, qui prenait source de la montagne, derrière la forêt, mais jamais je ne le regretterai. J’étais dans mes pensées, rêveur, je me demandais d’où il pouvait venir, alors j’en oubliais toutes les rumeurs sur la forêt, et d’un pas léger, je m’enfonçais dedans peu à peu, longeant toujours l’eau. Je ne me sentais même pas en danger, le son apaisant de l’eau me relaxait.

C’était la première fois que j’étais dans la forêt, et c’était pour moi un véritable paradis, changeant de notre village. Les sons étaient délicieux à l’oreille, les oiseaux chantent, l’eau s’écoule le long du fleuve, le vent qui siffle en passant entre les branches d’arbres. C’était idyllique, et je ne comprenais pas pourquoi on disait qu’elle était si dangereuse. Je ne voyais devant moi que la beauté avec laquelle Ara a forgé notre monde.

Je continuais de divaguer dans mon esprit jusqu’à tomber face à une cabane entièrement faite de planche de bois. Elle était assez petite, et collée au fleuve. Mais elle était de l’autre côté du fleuve, je ne pouvais pas y aller sans traverser.

Je l’observais en me demandant qui pouvait habiter là, et pour quelles raisons. Mon questionnement fut vite éclairer par la Sainte lumière d’Ara lorsque je vis cet homme robuste avec une hache de bûcheron à la main et quelques buches enroulés à son autre bras.

C’était son père. Le père de qui ? Personne n’a pris la peine de s’informer du prénom de l’enfant, au contraire. Ils préféraient tous le nommer eux-mêmes. Ça pouvait être «  Démon » « Maudit » « Sombre créature ».

Cela fait tant d’années que personne ne l’a vu au village, et pourtant l’ancienne en parle toujours autant, comme si c’était hier. Elle dit être traumatisée d’avoir vu le diable d’aussi près.

Soudain, des pierres percutèrent la cabane.

« On sait que t’es là !

* Allez, montre-toi !
* Ouais ! Fais nous voir à quoi tu ressembles, Maudit ! »

A ce moment-là, je réalisais à peine que l’Homme était si cruel. J’étais positionné un peu loin derrière et je me cachai derrière un arbre pour observer la scène.

Un groupe de deux garçons et d’une fille d’environ mon âge jetaient des pierres sur la cabane pour espérer voir sortir l’enfant, comme un chasseur qui attire sa proie.

La seule réponse qu’ils eurent est le père, avança au bord de l’eau avec sa hache en criant.

« Allez-vous-en ! C’est ma maison ici ! Je pourrai vous tuer !

* Où est le monstre ? dit la fille.
* Mon fils n’est pas un monstre ! Allez-vous-en !
* Un jour il retournera dans les enfers d’où il vient ! »

Le groupe lâcha des rires à la dernière remarque, puis lâchèrent leurs pierres au sol avant de s’en aller, comprenant qu’il n’allait pas avoir leur spectacle tant désiré.

Le père lâcha un long soupir qui déclencha un sentiment de pitié en moi. J’étais triste d’avoir participé à cette scène, j’aurai préféré ne pas la voir. Alors je fis tout simplement demi-tour en repensant à ce que je venais de voir. Je prenais le chemin pour rentrer au village, chez moi, et me reposer après cette longue journée.

Une semaine passa durant laquelle je continuais ma simple routine de fermier. Autrefois j’aidais mon père, mais en ce moment c’est plutôt lui qui m’aide. Il devient vieux et commence à ne plus avoir assez d’endurance et de force pour faire toutes les tâches nécessaires. Mais moi, ça ne me gêne pas, car quand je travaille, je rêvasse. Je pense et repense à cette scène que j’ai vu, et avec du recul, j’avais la brûlante envie d’y retourner. Alors une fois toutes mes tâches terminées, j’y retournai.

Cette fois-ci, c’était calme. Je fis face à la cabane, mais je ne savais pas quoi dire. A vrai dire, je ne savais même pas pourquoi j’étais là, j’avais juste envie. Envie de le voir ? Envie de savoir ce qu’il est ? Je ne saurai dire, mais ce jour-là, je voulais juste être présent, face à cette cabane.

Son père n’avait pas l’air d’être dans les environs. Je me déchaussai alors puis m’assis au bord de l’eau. Pendant un instant je fixais mes pieds qui semblaient tordus à cause de la diffraction de l’eau, puis je relevais les yeux vers la cabane. Tout était si paisible.

Après une dizaine de minutes, le soleil commençait à se coucher et à ce moment-là, j’eus le souffle coupé. Les oiseaux se préparaient à aller se coucher, le vent se calmait, l’eau calme reflétait les derniers rayons du soleil, lorsqu’il sortit.

Le soleil illuminait la partie droite de son visage, étant presque couché. On voyait à peine les plaques grisâtres sur sa peau. Je jetais quelques coups d’œil vers son moignon, mais je n’osais pas trop le regarder pour ne pas le rendre mal à l’aise.

Il avait l’air tout aussi étonné que moi, et c’est l’expression de son visage qui me força à lâcher un rire nerveux.

Son expression traduisait à la fois de méfiance, mais aussi de l’innocence.

« Bonjour… »

J’essayais de donner un sourire un peu plus naturel, mais il restait silencieux. Cependant, il me fit un signe de la main pour me répondre.

« Tu ne dois pas avoir l’habitude, hein ? »

Il se contentait d’hocher la tête.

« M’enfin, je suppose que tu préfères rester silencieux. C’était ton bateau que j’ai vu l’autre jour ? Il a navigué loin, tu sais. Jusqu’à chez moi. »

Il esquissa un sourire, puis s’assied à son tour, pieds dans l’eau.

« Où est ton père ? Tu es seul ici ? »

Il pointait la forêt avec son bras droit, en signe d’indication, puis hocha la tête sûrement pour répondre à ma deuxième question, tout en gardant son sourire.

« Je les ai vu l’autre jour, ceux qui jetait des pierres. Ils n’étaient vraiment pas courtois. Pourquoi tu ne parles pas ? »

Il se contentait de garder son sourire et d’hausser les épaules.

Le ciel s’obscurcissait de plus en plus, alors je me levai pour remettre mes vieilles bottes.

« La nuit tombe, mon père va s’inquiéter si je ne rentre pas. Alors je te laisse. »

Pendant un instant, il perdit son sourire, puis me fit un signe de la main en guise d’au revoir.

Le lendemain, le surlendemain, et pratiquement chaque début de soirée pendant un peu plus d’un mois, j’allais me balader le long du fleuve, et je discutais avec lui. C’était devenu une routine, un rendez-vous qui se déroulait exactement de la même façon à chaque fois. Le doux son de l’eau, les chants des oiseaux qui me berçaient durant le trajet, et les magnifiques rayons du soleil qui éclairaient la partie non-pourrie de sa peau.

C’était un rendez-vous qu’il attendait tellement avec impatience qu’il était déjà assis, pieds dans l’eau, lorsque j’arrivais. Ça ne durait jamais très longtemps, pas plus d’une demi-heure, mais comme ça se faisait tous les jours, je suppose qu’une amitié s’était scellée.

Il ne parlait pas, je l’avais bien comprit, mais c’est dans le silence le plus pur que l’écoute est la plus noble. Alors je parlais, je racontais ma journée, je lui disais à quoi ressembler une poule, une vache, je lui disais les tâches auxquelles un fermier doit répondre, et lui, il me regardait d’un air intéressé.

Je lui parlais également de la grande ville non-loin, de tout ce qu’on pouvait y faire. A vrai dire, tout ce que je lui disais à propos de ça n’était que ce dont je rêvais. Je ne savais pas si c’était vrai. Mais je lui disais que là-bas, il y avait des gens de toute forme, de tout peuple, de toutes races. Ils étaient tous différents entre eux, comme lui est différent de nous.

N’ayant à un moment, plus rien à raconter sur mon quotidien, je commençais à entrer dans le personnel, je lui disais que ma mère était partie pour vivre la vie urbaine, je lui expliquais pourquoi je n’étais pas blanc comme son père, mais noir de peau. C’était drôle de parler à quelqu’un qui vivait de telle sorte qu’il n’avait jamais rien vu d’autre que ce qu’il pouvait visualiser depuis sa cabane. Il répondait souvent en fronçant les sourcils comme s’il ne connaissait pas grand-chose et qu’il découvrait tout au fur et à mesure que je parlais.

Lorsque je laissais mon instinct naturellement curieux prendre le dessus, je posais des questions qui pouvaient susciter un léger malaise, comme demander si son bras gauche lui faisait mal, s’il ne s’ennuyait pas trop tout seul ici. Pour me répondre, il sifflait, ou hochait la tête, selon son humeur.

Mon questionnement m’a permis de comprendre comment il vivait. Il était seul toute la journée, et le soir généralement, son père revenait après avoir exercé son travail de bûcheron. Sa mère n’était plus là à lui aussi, alors je posais des questions, je demandais si comme moi, elle était allée vers la ville, mais il hochait négativement la tête. Alors je demandais si elle était tout simplement partie, mais encore une fois, il mimait une réponse négative.

Je supposais qu’elle était morte, mais je n’osais pas poser la question, je m’étais dit que cela était inutile, à part le rendre triste.

J’eusse également demandé si les hostilités des jeunes se faisaient souvent, et il sifflait, sûrement pour dire oui. Je lui demandais également s’il en avait peur, et il sifflait de nouveau.

Quelques jours seulement de monologue après le début de notre premier rendez-vous, et je m’étais rendu compte que sa différence ne me gênait pas et que j’appréciais nos petits moments.

Un jour, je décidai de confectionner quelque chose pour jouer avec lui. J’avais envie de lui faire découvrir les bons côtés qu’Ara peut nous offrir.

« L’eau est un peu plus froide qu’hier j’ai l’impression ! »

Il hochait la tête rapidement. Il n’avait pas l’air dans son assiette et je le remarquai directement.

« Ils sont revenus c’est ça ? Ils n’ont vraiment rien à faire. Ce sont les enfants du forgeron du village. Leur père est quelqu’un de très bien, sans lui nous n’aurons pas d’outil pour cultiver la terre. Mais nous ne pouvons en dire autant de ses progénitures… Tu sais, ceux sont des bêtes qui ne font que grogner, elles ne te mordront pas. Tu ne crains rien de ce côté de la rive. Et puis, je parie qu’ils ont peur de ton père ! »

Il lâche un sourire, et étant heureux d’avoir fait rayonner la droite de son visage, je sortis de ma petite sacoche ce que je lui avais confectionné tout à l’heure, et un sourire encore plus large se dessina le long de son visage, même la partie grisâtre.

C’était un petit bateau en bois, symbole de notre rencontre. J’attachais le mât du petit bateau à une ficelle, et j’enroulais la ficelle au-dessus d’une longue branche, puis je mettais le bateau à l’eau.

Le courant trainait le bateau vers chez-moi, mais grâce au bâton, je le retenais et le bateau se cognait contre l’autre rive. Il n’eut aucun problème à le ramasser avec sa main droite pour le prendre et le sortir de l’eau, pour ensuite attraper la ficelle et la tirer vers lui, pour enfin prendre le bâton que j’avais doucement lâché.

Une fois qu’il avait son bateau prêt, j’en sortis un deuxième et répéta le geste d’avant avec le bâton.

Et là, s’en suit un petit jeu avec nos bateaux qu’il semblait apprécier. Le but était simple, il fallait se mettre debout et suivre notre bateaux afin de bien le manœuvrer pour qu’il ne se prenne aucun obstacle.

Sans même s’en rendre compte, il venait de quitter sa cabane et de parcourir une cinquantaine de mètres sans se soucier de quelconque danger ou de la honte de son physique.

Seulement, lorsque je voyais qu’on s’éloignait un peu, je faisais exprès de percuter une roche avec mon petit bateau pour le déclarer victorieux, afin de le ramener chez lui.

Le soleil était désormais complétement couché mais je pris position accoudé à un rocher pour lui parler. Je me sentais vraiment proche de lui.

«  Tu sais. Peut-être que là, la vie ne te sourit pas, mais je suis sûr qu’un jour tu trouveras ton bonheur. Ton père te l’a peut-être déjà dit, je sais. Mais tu dois croire en Ara et en ses miracles. La Mère du Monde ne laissera pas ses progénitures souffrir, elle te sauvera toi aussi, mais chaque chose en son temps. Je te le promets. »

Après avoir dit ça, il tendit sa main vers moi, comme pour m’attraper.

« Tu sais très bien que ce n’est pas possible pour l’instant… On ne peut pas. Le pont qui lie les deux rives est beaucoup plus loin au nord, et beaucoup de braconniers et autres hors-la-loi rôdent dans la forêt, sans compter tous les animaux sauvage. Je ne peux pas te rejoindre, pas encore. Mais comme je te l’ai dit, Ara arrangera tout. »

Je lui souris, puis lui fit un signe d’au revoir, attendit sa réponse et m’en allai vers la ferme.

J’avais tellement foi en Ara. Le long du trajet, je me mettais à prier pour lui, je voulais que tout cela change. Je voulais qu’il puisse découvrir le monde que nous parcourons tous, tous les jours. Lui, il est là, bloqué dans la forêt par la seule faute du jugement humain. Il ne méritait pas ça.

Une fois arrivé au village, je me dirigeais vers notre maison. J’étais juste à côté de la porte d’entrée lorsque j’entendis un léger éboulement d’objet et de quelque chose de lourd contre le sol. Sans réfléchir, j’ouvre brutalement la porte en la faisant claquer contre le mur de derrière, et me précipita vers la scène.

« Père ! Vous allez bien ? Qu’est-il arrivé ? »

Il était tombé par terre, lâchant également un petit sac de pomme de terre.

« Allez. Respirez un bon coup et reprenez vos esprits, je vais vous mettre sur le lit. »

Un lit qui atteignait le summum de la simplicité. De la paille et de la peau par-dessus.

Je réussis à soulever mon père en le prenant par les aisselles, pour le faire s’assoir sur le lit. Il avait l’air exténué, mais il arriva à cracher quelques mots.

« Tu as oublié de rentrer les vaches dans l’étable… Alors je l’ai fait. Ô Ara, ce que je suis fatigué…

* Pardonnez-moi, j’avais d’autres choses en tête. Ça ne se reproduira plus. Comment vous sentez-vous ?
* Comme un vieil homme après son travail. Tu sais, Massango… Il y en a assez.
* Que voulez-vous dire ? »

Il toussa légèrement et reprit de sa voix fébrile.

« Cela fait plusieurs générations que notre famille est dans ce village… il toussa, se racla la gorge, puis reprit. Nous avons eu des bons moments, et d’autres moins bons. Mais ce village n’est plus ce qu’il était. Il n’y a plus rien ici. Nous avons à peine de quoi vivre. Ara a sûrement pour projet de rayer cet endroit de la carte…

* Allons, père. Un peu de sérieux… Que dites-vous là ?
* Des paroles sages d’un vieillard sage. Écoute-moi bien, Massango, il… »

Sa toux lui prenait encore la gorge.

« Il est temps de donner un nouveau souffle à notre famille. Tu es mon seul enfant. Ne gâche pas ta vie à pourrir dans ce village. Mes dernières volontés seraient que tu puisses t’en aller d’ici. Va vivre ailleurs, va rejoindre ta mère si tu la retrouves, va-t’en. La maladie emporte tous les nouveau-nés, que ce soit chez les Hommes ou chez les animaux. Notre bétail se fait vieux et aucune progéniture n’arrive à survivre… Comprends-moi bien mon enfant, ce village est fichu. Je ne veux pas que tu y restes…

* Mais, et vous, père ? Si vous voulez que je m’en aille, venez avec moi !
* Avec toi ? Il ria puis se fit dépasser par la toux. Après un petit silence, il reprit de nouveau. Il n’y a rien que je puisse faire. Je ne passerai sûrement pas le prochain hiver, mais Ara prendra soin de moi, ne t’en fais pas. Je n’ai jamais rien vu d’autre que ce maudit village, mais crois-moi mon fils que si j’avais ton âge, je m’en irai sans hésiter d’ici. Aucun avenir n’est envisageable… Tu connaitras la souffrance de la perte de tes nouveau-nés, la pauvreté qui engendrera la faim, et le travail acharné. Va-t’en. Et quand tu seras un homme accompli, reviens voir ton vieux père au cimetière. Tu me raconteras tout ce que tu as pu vivre, quant à moi, de là-haut, je t’envierai à vouloir avoir une seconde vie. »

Je l’écoutais en silence, et même si je me demandais si c’était un discours issu d’une réflexion, ou simplement les divagations d’un vieillard, j’y voyais une grande part de vérité. Je m’étais à mit à m’imaginer dans le futur, je me demandais si je trouverai une femme, si j’aurai des enfants vivants. Etait-ce vraiment la vie que je voulais ? En un petit discours, mon père me mit le doute sur tout ce sur quoi je me basais.

Massango Nyenké, fils de fermier à la ville. L’idée me faisait rire intérieurement, je trouvais ça ridicule.

Je commençais à préparer une soupe basique pour revigorer mon père. Je faisais simplement chauffer de l’eau, et pressait une tomate au-dessus du bol de soupe pour en faire ressortir le plus de jus possible. C’était pour donner du goût. Une fois l’eau bien chauffée, je servis mon père, puis sans rien manger, j’allai me coucher.

La moitié de la nuit, j’avais réfléchit aux propos de mon paternel. J’essayais de peser le pour et le contre, mais aucun doute, le pour peser trop lourd. Pratiquement rien ne me retenait ici. Seul le fait que ma famille était ici depuis plus d’un siècle rendait réticente l’idée de s’en aller. Et puis je pourrai découvrir tant de chose que tous les misérables de ce village ne verront jamais, tant-ils sont asservit à leur travail et méfiant vis-à-vis des nouveaux venus. De plus, j’étais jeune et robuste grâce à mon travail à la ferme, je suis sûr que je trouverai quelqu’un qui me prendra sous son aile pour m’enseigner son métier, je pourrai être forgeron, abatteur dans les mines ou même tisseur. L’idée de pouvoir changer l’avenir de ma famille m’excité, j’avais envie d’accomplir quelque chose de bien, d’utile pour les autres. Il est vrai que nous n’avons aucun avenir dans ce village, la ville avait tout engloutit, c’était le centre du Sud d’Ulfra. A notre tour de se faire manger par la force urbaine.

Le sommeil fut court à cause des coquelines du coq. Je me levais tranquillement, je me sentais étrangement calme. Je me sentais apaisé, léger, comme si j’avais trouvé ma voie. Je m’habillais lentement en prenant mon temps, et jetai un coup d’œil du côté du lit de mon père. Il était déjà sorti.

Aujourd’hui, pas de tâches qui me demandent de l’effort physique. Pas de pieds dans la bouse de vache. Rien d’autre que le soleil du sud sur ma sombre peau. Tout était si paisible, comme si un mal avait été arraché à ce monde. Comme si ce monde souffrait, et qu’Ara l’avait soigné.

J’étais décidé à découvrir d’autres horizons, mais avant, je voulais le revoir. Alors comme à mon habitude, je longeais le fleuve. Mais cette fois, étrangement, pas de chant d’oiseaux audibles. Les rayons du soleil traversaient à peine les feuilles des arbres ce qui donnaient une ambiance pesante et légèrement sombre. L’eau avait remplacé la douceur du son de son eau en courant fort et brutale qui prenait le contrôle de toute mon audibilité tellement la force du courant était puissante. Tout semblait avoir changé.

Je tombai à genoux, sans voix. Sans rien penser, sans réfléchir, seulement des larmes qui dégoulinaient sur mon visage, prenant source de mes yeux bruns foncés, qui le fixaient, pendu à un arbre, inerte. Aucune force ne s’exerçait sur lui autre que la gravité qui l’avait légèrement fait tourner sur lui-même de sorte que cette fois-ci, les rares rayons du soleil finissaient sur le pourrie de sa peau.

Je ne comprenais rien, je ne savais rien, j’avais le doute sur ce que je voyais, mon esprit était comme euthanasié. Je le fixais dans un silence que l’eau détruisait.

Mon état de choc dura un long moment, peut-être dix minutes, avant que je prenne réellement conscience de ce que je voyais. Il était tout simplement pendu à deux ou trois mètres du sol. Il était mort. Mon ami était mort.

J’étais pris d’une rage qui me faisait paraitre l’eau clairvoyante en rouge. Je devenais fou. Je m’étais levé, et m’étais mis à marcher comme si je faisais les cent pas, regardant le sol tout en jetant par moment des coups d’œil vers l’enfant mort, pieds nus. Je grommelais des mots.

«  Impossible… ! C’est juste impossible ! Mais qu’est ce qui m’arrive bon sang… Donne-moi ta lumière, Ara ! Guide-moi ! Réveille-moi de ce cauchemar… Qu’est ce qui m’arrive… ! Où suis-je ?! »

Mes pas étaient grands et déterminés, et je tenais ma tête entre mes mains comme si j’étais pris d’une frénésie. Je continuais de grommeler et tous mes muscles étaient inconsciemment contractés, de sorte que mes veines ressortaient de ma peau. Je me mettais à hurler.

« Réveille-moi ! Qu’est ce qui hante mon esprit ? Pourquoi ?! Qu’est-ce que c’est ? Que vois-je ? Réponds-moi Mère du Monde... Que se passe-t-il ? »

J’espérais une réponse rassurante, mais rien.

« Qui a fait ça ?! Pourquoi ? Je lui avais promis ! J’avais promis ! Quel endroit pourrie… Quel monde pourrie… Justice… ! Justice doit-être faite ! Il doit pouvoir atteindre le repos éternel et pour cela, son criminel doit être châtié… »

Je continuais mes grandes enjambées, mais vers la ferme. Ma rage ne me quittait pas mais je ne savais pas quoi faire. Je priais pour qu’Ara me guide, je priais pour qu’elle me montre qui est l’acteur de cet acte, pour que je puisse faire justice moi-même en son nom. Mais rien, je ne savais pas qui avait fait ça, et je continuais inconsciemment de me diriger vers chez moi, ne réfléchissant ni à mes actions, ni à mes déplacements. Je devais juste bouger, faire semblant de faire quelque chose, pour me mentir à moi-même et me prouver que je faisais quelque chose d’utile. En réalité, je ne pouvais rien faire.

« Père… ! Par Ara, Père… Si vous saviez… Si seulement vous pouviez entrer dans ma tête ! »

Des larmes coulaient encore sans que je puisse réduire leur flux. Je n’ai jamais su expliquer mon ressenti à ce moment-là. Je me sentais tout simplement épuisé, exténué. J’avais pris un énorme coup.

«  Massango ? Massango ?! Mais qu’est-ce que tu as ? Qu’est ce qui t’arrives ?

* Par pitié ! Ne me posez pas des questions auxquels je ne saurai répondre… Je n’y comprends rien ! Dites-moi que je suis dans un cauchemar. Dites-moi que rien de tout cela n’est réel. Dites-le !
* Mon pauvre enfant, rien de ce que je dirai ne pourra guérir tes maux. Qu’est-ce que tu as ? Que t’est-il arrivé ?
* Il est mort ! Ils ont tué mon ami… Si vous saviez comme je me sens mal… C’est un poignard planté…
* Mais quelle folie t’a frappé ? Quel ami ? De quoi parles-tu, mon fils ?
* J’avais un ami proche, Père. Un ami très proche… Il est mort… Assassiné ! Pendu ! »

Il me regardait sans vraiment comprendre à ce que je disais, mais il avait très touché, toute mon angoisse l’atteignait. Il me prit dans ses bras comme quand j’étais enfant, et tapota sur mon dos. Il ne savait sûrement pas quoi dire, ou peut-être qu’il valait mieux ne rien dire.

Père avait eu raison. Il n’y a rien ici. Rien qui vaille la peine d’être vu ou vécu. Ce village, cet endroit, tout est voué à disparaitre. Ara ne nous veut sûrement pas ici.

Une fois dans les bras de mon vieux père, je me lâchai complétement, laissant toutes mes larmes coulé, et la seule envie que j’avais été de ne rien faire. Rester immobile, peut-être couché dans ma paillasse, à rien faire hormis penser.

Les semaines passèrent et j’allais légèrement mieux, après être resté longtemps au lit. Ce long repos me fit beaucoup de bien mais il n’y avait pas un seul moment où je ne pensais pas à lui. Parfois, sans m’en rendre compte, après ma journée de travail je m’apprêtais à longer le fleuve, par habitude, jusqu’à me remémorer les événements. Il était sûrement encore là-bas, pendu.

Pendant mon repos, mon père avait dû s’occuper de tout et il était terriblement fatigué. Je savais qu’il se sentait préoccuper par tout cela, ça l’intriguait. Je ne lui ai jamais parlé de lui. Mon père ne savait pas que j’allais dans la forêt, alors tout cela lui paraissait si étrange, il ne savait pas si je délirais ou si je disais vrai. Mais après tout, il ne laissa pas passer sa chance et utilisa cet événement pour me redemander de m’en aller et de faire vivre notre famille ailleurs que dans ce village.

J’étais d’accord. Plus rien ne me retenait dans ce village pourrie, et m’en aller me ferait peut-être plus penser à tout cela, et me ferait renaitre. J’avais pour espoir de découvrir autre chose qui puisse m’attirer de sorte que j’en oublie mon passé. Or, j’avais compris une chose. Une chose fondamentale de notre univers.

Ara avait bel et bien forgé notre monde dans la beauté la plus pure qui soit, mais cette beauté pure était enfermée en nous, à l’intérieur de notre corps. Pour que le monde soit beau, il fallait laisser cette beauté sortir de nous, pour qu’elle puisse éradiquer la corruption de ce monde. Mais si nous la laissions à l’intérieur de nous-même, alors seuls les mauvais côtés ressortiront, ce qui ferait de nous des bêtes sauvages.

Alors je savais ce qu’il me restait à faire. Je devais vouer ma vie à Ara. Vouer ma vie à la justice. Vouer ma vie à rendre notre terre, qui a été bâtie dans le but le plus pur qui soit, atteindre cet objectif de pureté. Je devais laisser ressortir tout ce pourquoi Ara m’avait créé : éradiquer le mal et le mauvais.

Le lendemain, tout était en place. J’avais un sac de provision, une gourde, et un petit couteau.

« Allez Massango, vas. Suis ton but, fais ce qui te semble bon et sois honnête, comme nous l’avons toujours été. »

Des larmes coulaient sur son visage, mais il essayait de les retenir. Mon pauvre père, j’étais mal à l’idée de savoir qu’il allait rester seul ici, mais à la fois content d’accomplir son rêve.

« Ne perds plus de temps. Embrasse ton père et prends la route. Ne la quitte surtout pas, et gare à toi lorsque tu traverseras la forêt... »

Il s’arrêta un moment, silencieux.

« Voilà, tout est dit… Allez, il est temps. C’était ta destinée Massango. Ça l’a toujours été. Ton sens de la justice est si aiguisé que tu rendras le bon le monde, partout où tu iras. Maintenant, va-t’en, cesse de faire durer ce moment. »

Je l’embrassai au front, puis m’en alla vers la ville.

Mon sac était assez lourd, mais j’étais jeune, robuste et déterminé, alors le poids n’était pas un inconvénient. Au contraire, cela signifiait que j’avais sûrement assez de vivre pour tout mon voyage.

Il fallait compter environ trois à quatre heures de marche pour traverser la forêt. Ensuite, direction la ville, en faisant des courtes pauses presque toutes les heures.

C’était immense. Grandiose. Jamais je n’avais vu une aussi forte densité de personne et un paysage urbain tellement vaste que je n’en voyais pas le bout. Les flux des personnes étaient très élevés, beaucoup entraient, beaucoup sortaient, certains à cheval, certains avec des caravanes remplies de marchandises, certains à pieds. C’est comme si tout le monde avait quelque chose en tête, quelque chose à faire et était occupé.

Mon voyage c’était bien passé, même si je pensais à lui pendant une bonne partie du trajet. J’avais réussi à relativiser, maintenant qu’il était près de la Mère du Monde, il ne craignait plus rien et pouvait être en paix.

Désormais, il y avait beaucoup trop de choses qui éveillaient mes sens pour que je puisse me perdre dans mes pensées. Les sons, les odeurs, la vue, le toucher, tout était différent. J’étais impressionné et n’avais jamais imaginé quelque chose comme cela.

Je ne savais pas où aller, alors je suivais les gens, parfois je décidais de suivre quelqu’un qui aller tout droit, puis lorsque j’arrivais à une intersection, je suivais une autre personne qui allait à droite, et ainsi de suite. Je me baladais sans direction précise, découvrant un peu plus à chaque pas en avant.

A un moment, j’étais arrivé dans un endroit sale, peu commode, qui n’était pas pavé et dont la terre au sol était tellement foulée par les gens qu’elle avait une texture molle. Beaucoup de gens étaient par terre avec des vêtements déchirés. J’imitais leur position en m’asseyant contre par terre, puis sortit les provisions qui me restaient.

Ils me fixaient tous manger. Ils avaient l’air d’avoir faim, mais moi-aussi, et puis, moi, j’avais fait un long chemin.

Une fois que j’avais fini, je me relevais, puis commença à marcher tout droit, sans suivre personne.

Je ne connaissais rien ici, mais j’avais envie de tout connaitre. Alors je marchais jusqu’à tomber face à un bâtiment fait de bois et de pierre, avec un panneau.

« Auberge : Chez Brutath »

J’entrai et l’ambiance était chaleureuse. La lune allait bientôt arriver et les gens se réunissaient ici, autour des tables ou du feu. Quant à moi, je cherchais simplement un endroit où dormir, mais je n’avais pas d’argent. Alors, je demandai d’une manière plus subtile.

«  Vous cherchez quelqu’un ?

* C’est pour ? »

Ça devait être Brutath. Il avait la voix bien grave et il semblait être seul à travailler, alors je répétais ma question, mais je n’avais jamais vraiment dialogué avec des inconnus, ça me paraissait bizarre. Tout le monde se connaissait dans mon village.

« Est-ce que vous cherchez quelqu’un ? Je suis nouveau en ville.

* T’es nouveau ? Héhé. C’pourrait bien qu’je cherche quelqu’un, en effet. Mais généralement les péons comme toi n’ont aucune expérience. A quoi qu’tu vas bien m’servir hein ?
* Je ne sais pas. Tout ce que je sais c’est que je peux aider, je peux vous être utile. Puis vous ne perdez rien, tout ce que je demande c’est un endroit où dormir.
* T’m’as l’air plutôt robuste… Tu pourrais être pratique, en effet. En effet, en effet… »

Il était derrière son comptoir, une de ses grosses mains posées dessus tandis que l’autre grattait son épaisse barbe. Elle était sale, il y avait des gouttes d’un quelconque liquide visible sur les poils.

« Tu viens d’où tu m’disais ?

* D’un village à plusieurs lieues d’ici.
* Hé beh. Reviens m’voir demain dans la journée. L’soir, je bois, et rien d’autre ! »

Il s’esclaffa pendant que je le regardais sans comprendre la mentalité des gens de cet endroit, mais ce n’était pas grave, j’avais déjà dormi à la belle étoile dans les champs plusieurs fois.

Alors c’est ce que je fis, et tout se passa tranquillement. Il ne faisait pas très froid. Une fois que le soleil réveilla toute la ville, je m’en allai toquer à la porte de Brutath. Il prit son temps pour ouvrir, mais finit par le faire.

« Ah ! Toi. Entre, entre, vas-y, ne sois pas timide. »

Il se dirigeait vers son comptoir avec un chiffon à la main, puis se mit à nettoyer.

« Je vais être clair p’tit gars, ça marche pas super ces temps-ci. Tu veux un endroit où dormir ? Très bien. Tu bosseras ici, tous les soirs. Etant donné que t’as pas l’air très futé ton rôle sera simple, tu sers les gens. La seule chose que tu dis aux gens, c’est un bonsoir et tu leurs demandes ce qu’ils veulent. C’est tout. Rien d’autre. Ensuite tu me dis ce qu’ils t’ont demandés, je te mets tout sur un plateau, et tu sers les clients en essayant de pas être trop con et de servir la bonne commande à la bonne table. Jusque-là t’as tout comprit ? »

Ses remarques ne me plaisaient pas, mais je ne disais rien. Alors j’hochai simplement la tête à sa question.

«  Parfait ! T’es p’t’être pas aussi abruti que ça finalement. Si jamais une bagarre éclate, ce qui arrive fréquemment lorsque les clients sont saouls, tu les sors. Mais t’oublies pas de d’abord les faire payer leur commande ! C’est clair ?

* C’est clair. Où est ce que je vais dormir ?
* Dans la cave, en bas. Et t’as pas intérêt à siroter tous mes fûts d’bières, sinon t’es un homme mort ! »

Il m’emmena rapidement à la cave. Il y avait des tonneaux un peu partout, c’était humide, mais il n’y avait pas de lit.

«  Oh et j’oubliais, si jamais tu vois une de ces saloperies d’rats, t’hésites pas à lui exploser la cervelle ! Faut pas les laisser vadrouiller ici ces saletés… Crois-moi… Allez, je vais te ramener de la paille, tu dormiras là. J’espère que ça te convient et sinon tu peux aller t’faire foutre ! »

Il riait de sa voix grave et rauque tandis que je me contentais d’arquer un sourcil, il était étrange, je n’arrivais pas à comprendre s’il était sympathique ou pas.

Quoi qu’il en soit, c’était un travail simple comparé à celui de la ferme. Je trouvais cela mou. C’était à base d’aller-retour à répétition, et de temps à autre, lorsque les conversations entre deux personnes s’envenimaient, je les faisais partir après avoir demandé de payer. Généralement ça se passait correctement, mais d’autres fois il fallait attraper l’homme qui était beaucoup trop saoul et le trainer jusqu’à dehors.

Une fois le service finie, Brutath comptait ses pièces et parfois, dans un élan de générosité, il m’en jetait une. Mais c’était rare. On discutait brièvement. Nos discussions étaient plutôt des résumés de la soirée. Ensuite il fermait la porte à clé, et allait à l’étage, là où il y a une des chambres de l’auberge qui lui appartient. Moi, je descendais vers la cave et dormait sur de la paille. J’entendais souvent les rats, mais j’étais trop fatigué pour aller les chasser. Leurs chicotements étaient rare, c’était surtout le bruit de leurs pattes que je percevais.

Trois semaines passèrent. La journée, soit j’allais me balader, soit je restais à la taverne avec Brutath, à faire l’inventaire de ce qu’on avait, ou alors faire le plein de d’avoine pour la bière, au marché. Il me présentait un peu son quartier de la ville.

Un jour à la taverne, il buvait une boisson tout en regardant par la fenêtre.

«  Hé, tu connais la dernière ?

* Laquelle ?
* T’as pas vu les affiches ? T’es aveugle ou quoi ?
* Quelles affiches ? »

Il prenait une voix aigüe, comme pour se moquer.

«  La garde de Haut-Fort recrute des jeunes hommes téméraires et courageux pour protéger les concitoyens de notre merveilleuse ville ! Au nom du Duc, engagez-vous ! »

Après sa moquerie, il reprit une voix normale.

«  Comme si ça allait changer quelque chose ! Pfff. Tu vas voir comment ça va être ! Ils vont venir dans les tavernes et les auberges et réclamer de l’alcool gratuitement sous prétexte qu’ils sont gardes et que sans eux nous ne pourrions résister. J’te le dis-moi, tu verras.

* Pourquoi tu as une vision si pessimiste ? Imagine une seule seconde qu’ils éviteront un scélérat qui aurait essayé de te cambrioler.
* Mon cul ! Ils auront les chocottes et s’en iront comme s’ils n’avaient rien vu, ouais !
* Qu’est-ce que tu penserais si je te dis que j’y allais ?

Il explosa de rire.

* Toi ?! Là-bas ? Nan mais tu veux rire ! Tu tiens le plateau comme un manche alors avec une épée, tu vas crever l’œil de tout le monde ! Arrête de me faire rire et nettoie moi les tables tu veux bien. »

Je m’exécutais, car je n’étais pas sûr de moi. Je disais ça simplement pour voir comment il allait réagir. Mais tout compte fait, est-ce que ma vie allait se résumer à ça ? Nettoyer les tables ? Moi qui avais juré de servir Ara et de répandre sa justice, j’étais bien loin du compte.

Alors un beau matin, je me suis tout simplement levé et je suis partit vers la caserne la plus proche pour me présenter et intégrer cette garde. Brutath pouvait se débrouiller sans moi, après tout je tenais le plateau comme un manche.

La vérité

Il le regardait dormir. Il hésitait longuement mais il devait le faire. C’était comme ça. Il ne pouvait plus vivre dans la forêt, ça lui était tout juste impossible. Combien de fois il a failli se faire voler par des brigands, combien de fois il a failli se faire attaquer par des loups ou des sangliers. Ca faisait douze ans, il devait passer à autre chose. Ce qu’il voulait, c’était la ville, comme tout le monde.

Ses yeux larmoyaient pendant qu’il exerçait une puissante pression à l’aide de ses grosses mains de bûcheron, sur le cou de l’enfant qui dormait.

Le souffle coupé, il se réveilla en se débattant et en griffant les bras de son paternel. Le bruit de la suffocation de l’enfant brisait le cœur du père, dont les larmes coulaient encore plus fortement.

C’était pour son bien. Il n’aurait jamais pu aller en ville, il aurait sûrement été brûlé vif par les religieux. C’était nécessaire, il devait quitter cette vie pour en rejoindre une bien meilleure.

Après une quinzaine de minutes, le plus dur était fait. Alors il porta le corps de l’enfant dehors, là où une corde attaché à une robuste branche d’arbre attendait, au-dessus du fleuve. Elle était à sa hauteur. Il l’attacha tranquillement autour du cou de l’enfant, sans rien dire, dans un silence harmonieux. Puis, il prit l’autre bout de la corde et se mit à tirer, encore et encore. Jusqu’à hisser le cadavre le plus haut possible.

«  Voilà mon fils… Plus haut tu seras, plus Ara sera proche de toi… »

Sa tête se laissait diriger par la force de la gravité, son corps tournait légèrement sur lui-même, tandis que son père s’en allait vers la ville.